

OBJET D'ÉTUDE : La littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle

SÉQUENCE N° 3 : « Des Cannibales », « Des Coches »

Parcours : Notre monde vient d'en trouver un autre

Problématiques : • A quoi tient la puissance argumentative de cet essai de réflexion sur la notion de « barbare » en débat après la découverte du « Nouveau Monde » ?

• Quand le thème de l'Autre devient l'enjeu d'une pensée critique

CORPUS DES TEXTES

Les 3 passages sélectionnés pour la lecture linéaire sont extraits de l'œuvre intégrale

« Des Cannibales », *Essais*, 1588, Michel de MONTAIGNE (1533-1592)

Le 3^e texte vu en lecture linéaire est extrait du parcours associé : Extrait 4 : Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), Au temps du « bon sauvage », *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755)

Extrait 1 : de « Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare... » à « leur naïveté originelle »

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare ni de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire¹ de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances² du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police³, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès⁴ ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice⁵ et détournés de l'ordre commun que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons seulement accommodée au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant⁶, la saveur même et délicatesse se trouvent à notre goût même excellentes, à l'envi des nôtres⁷, en divers fruits de ces contrées-là sans culture. Ce n'est pas raison que l'art⁸ gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout⁹ étouffée. Si est-ce que¹⁰, partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse¹¹ honte à nos vaines et frivoles entreprises.

*Et le lierre pousse mieux de lui-même, l'arbousier
Lui aussi croît plus beau dans les antres isolés,
Et les oiseaux, sans art, ont un chant plus gracieux.* (Properce, I, 2, 10)

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté, et l'utilité de son usage, non pas¹² la tissure de la chétive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites ou par la nature, ou par la fortune¹³, ou par l'art. Les plus grandes et plus belles par l'une ou l'autre des deux premières ; les moindres et imparfaites par la dernière. Ces nations me semblent donc aussi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon¹⁴ de l'esprit humain, et être encore fort voisines de leur naïveté originelle.

1. Mire : point de comparaison, critérium. **2. Usances** : usages. **3. Police** : règlement, discipline ; gouvernement, Etat. **4. Son progrès** : sa progression. **5. Notre artifice** : notre art. **6. Si pourtant** : cependant. **7. A l'envi des nôtres** : en comparaison des nôtres, à l'égal des nôtres. **8. Art** : artifice,

technique. **9. Du tout** : complètement. **10. Si est-ce que** : toujours est-il que. **11. Merveilleuse** : étonnante. **12. Non pas** : pas même. **13. La fortune** : le hasard. **14. Façon** : manière, usage.

Extrait 2 : de « Ils ont leurs guerres contre les nations... » à « commencèrent de quitter leur façon ancienne pour suivre celle-ci. »

Ils ont leurs guerres contre les nations, qui sont au-delà de leurs montagnes, plus avant en la terre ferme, auxquelles ils vont tous nus, n'ayant autres armes que des arcs ou des épées de bois, appointées par un bout, à la mode des langues¹ de nos épieux. C'est chose émerveillable² que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang ; car, de routes³ et d'effroi, ils ne savent que c'est⁴. Chacun rapporte pour son trophée la tête de l'ennemi qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers, et de toutes les commodités dont ils se peuvent aviser, celui qui en est le maître, fait une grande assemblée de ses connaissances. Il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient éloigné de quelques pas, de peur d'en être offensé⁵, et donne au plus cher de ses amis l'autre bras à tenir de même ; et eux deux, en présence de toute l'assemblée, l'assomment⁶ à coups d'épée. Cela fait, ils le rôtissent et en mangent en commun, et en envoient des lopins⁷ à ceux de leurs amis qui sont absents. Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisaient anciennement les Scythes, c'est pour représenter une extrême vengeance. Et qu'il soit ainsi⁸, ayant aperçu que les Portugais, qui s'étaient ralliés à leurs adversaires, usaient d'une autre sorte de mort contre eux quand ils les prenaient - qui était, de les enterrer jusqu'à la ceinture, et tirer au demeurant du corps force coups de trait⁹, et les pendre après : ils pensèrent que ces gens-ci de l'autre monde¹⁰, comme ceux qui¹¹ avaient semé la connaissance de beaucoup de vices parmi leur voisinage, et qui étaient beaucoup plus grands maîtres qu'eux en toute sorte de malice¹², ne prenaient pas sans occasion¹³ cette sorte de vengeance, et qu'elle devait être plus aigre¹⁴ que la leur, commencèrent de quitter leur façon ancienne, pour suivre celle-ci.

1. **Langues** : pointes. 2. **Émerveillable** : étonnante. 3. **Routes** : déroutés, fuites. 4. **Ils ne savent que c'est** : ils ne savent ce que c'est. 5. **Offensé** : blessé. 6. **L'assomment** : l'étourdissent ou, plus vraisemblablement, le tuent. 7. **Lopins** : morceaux. 8. **Qu'il soit ainsi** : comme preuve qu'il en est bien ainsi. 9. **Coups de trait** : coups de flèche. 10. **L'autre monde** : l'Europe. 11. **Comme ceux qui** : étant donné qu'ils. 12. **Malice** : méchanceté. 13. **Occasion** : cause. 14. **Plus aigre** : plus dure, plus cruelle.

Extrait 3 : Essais (III, 6), « Des Coches » de Montaigne

[Notre monde vient d'en trouver un autre (et qui nous garantit que c'est le dernier de ses frères, puisque les Démons, les Sibylles et nous, avons ignoré celui-ci jusqu'à cette heure ?) non moins grand, plein et fourni de membres que lui, toutefois si nouveau et si enfant qu'on lui apprend encore son a, b, c ; il n'y a pas cinquante ans qu'il ne savait ni lettres, ni poids, ni mesure, ni vêtements, ni céréales, ni vignes. Il était encore tout nu dans le giron' de sa mère nourricière et ne vivait que par les moyens qu'elle lui fournissait. Si nous concluons bien quand nous disons que nous sommes à la fin de notre monde, et si ce poète fait de même au sujet de la jeunesse de son siècle, cet autre monde ne fera qu'entrer dans la lumière quand le nôtre en sortira. L'univers tombera en paralysie ; l'un des deux membres sera perclus, l'autre en pleine vigueur.

Nous aurons très fortement hâté, je le crains, son déclin et sa ruine par notre contagion et nous lui aurons fait payer bien cher nos idées et nos techniques. C'était un monde enfant ; pourtant nous ne l'avons pas fouetté et soumis à notre enseignement en nous servant de l'avantage de notre valeur et de nos forces naturelles ; nous ne l'avons pas non plus séduit par notre justice et notre bonté, ni subjugué par notre magnanimité. La plupart de leurs réponses et des négociations faites avec eux témoignent qu'ils ne nous devaient rien en clarté d'esprit naturelle et pertinence.

La merveilleuse magnificence des villes de Cuzco et de Mexico, et, entre plusieurs choses pareilles, le jardin de ce roi, où tous les arbres, les fruits et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un jardin, étaient excellemment façonnés en or, comme, dans son cabinet, tous les animaux qui naissaient dans son État et dans ses mers ; et la beauté de leurs ouvrages en pierrerie, en plume, en coton, dans la peinture, montrent qu'ils ne nous étaient pas non plus inférieurs en habileté. Mais, quant à la dévotion, l'observance des lois, la bonté, la libéralité, la loyauté, la franchise, il nous a bien servi de n'en avoir pas autant qu'eux ; ils se sont perdus par cet avantage, et vendus et trahis eux-mêmes.]

(...) *(passage ci-dessus non étudié)*

Au rebours, nous nous sommes servis de leur ignorance et inexpérience à les plier plus facilement vers la trahison, luxure, cupidité et vers toute sorte d'inhumanité et de cruauté, à l'exemple et sur le modèle de nos moeurs. Qui mit jamais à tel prix le service du commerce et du trafic ? Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passés au fil de l'épée, et la plus riche et la plus belle partie du monde bouleversée pour la négociation des perles et du poivre ! Mécaniques victoires ! Jamais l'ambition, jamais les inimitiés publiques ne poussèrent les hommes les uns contre les autres à des hostilités aussi horribles et à d'aussi misérables calamités.

Groupements de textes complémentaires

dont 2 textes sélectionnés pour la lecture linéaire

• **Jean de Léry (1536-1613), Les Tupinambas, mangeurs d'hommes, *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil*, Chapitre XV (extrait), 1578**

Jean de Léry a séjourné au Brésil en 1557-1558. Il vit alors au contact de la tribu des Toïoupinambaoults – ou Tupinambas qui vivent tout nus et sont anthropophages à l'occasion. Léry fait le récit de son expérience auprès de cette tribu. Il ne publie son témoignage que vingt ans plus tard, après être devenu un pasteur protestant pendant les guerres de religion. Le chapitre XV de son livre traite du cannibalisme.

Je pourrais encore amener quelques autres semblables exemples, touchant la cruauté des sauvages envers leurs ennemis, n'était qu'il me semble que ce que j'en ai dit est assez pour faire avoir horreur, et dresser à chacun les cheveux en la tête. Néanmoins afin que ceux qui liront ces choses tant horribles, exercées journellement entre ces nations barbares de la terre du Brésil, pensent aussi un peu de près à ce qui se fait par deçà parmi nous, je dirai en premier lieu sur cette matière, que si on considère à bon escient ce que font nos gros usuriers¹ (qui sucent le sang et la moelle, et par conséquent mangent vivants tant de veuves, d'orphelins et d'autres pauvres personnes auxquelles il vaudrait mieux couper la gorge d'un seul coup que de les faire ainsi languir) on dira qu'ils sont encore plus cruels que les sauvages dont je parle. [...]

Davantage, si on veut venir à l'action brutale de mâcher et manger réellement (comme on parle) la chair humaine, ne s'en est-il point trouvé en ces régions de par deçà, voire même entre ceux qui portent le titre de Chrétiens, tant en Italie qu'ailleurs, lesquels ne s'étant pas contentés d'avoir fait cruellement mourir leurs ennemis, n'ont peu rassasié leur courage, sinon en mangeant de leur foie et de leur cœur ? Je m'en rapporte aux histoires. Et sans aller plus loin, en la France quoi ? (Je suis Français et je me fâche de le dire) durant la sanglante tragédie qui commença à Paris le 24 d'août 1572², dont je n'accuse point ceux qui n'en sont pas cause, entre autres actes horribles à raconter, qui se perpétrèrent alors par tout le royaume, la graisse des corps humains (qui d'une façon plus barbare et cruelle que celle des sauvages, furent massacrés dans Lyon, après avoir été être de la rivière de Saône) ne fut-elle pas publiquement vendue aux enchères au plus offrant ? Les foies, les cœurs et les autres parties des corps de quelques-uns ne furent-ils pas mangés par les furieux meurtriers, dont les enfers ont horreur ? Semblablement après qu'un nommé Cœur de Roy, faisant profession de la religion réformée³ dans la ville d'Auxerre, fut misérablement massacré, ceux qui commirent ce meurtre ne découpèrent-ils pas son cœur en pièces, pour l'exposer et le vendre à ceux qui le haïssaient et qui finalement, l'ayant fait griller sur des charbons, assouvissant leur rage comme des chiens, en mangèrent ? Il y a encore des milliers de personnes en vie, qui témoigneront de ces choses qu'on n'avait jamais entendues auparavant parmi quelque peuple que ce soit, et les livres qui depuis longtemps en sont déjà imprimés, en feront foi pour la postérité. [...]

Par conséquent qu'on n'abhorre plus⁴ tant désormais la cruauté des sauvages anthropophages, c'est-à-dire mangeurs d'hommes, car puisqu'il y en a de semblables, voire de plus détestables et pires au milieu de nous, qu'eux qui, comme il a été vu, ne se ruent que sur les nations qui leur sont ennemies, et qui se sont plongés dans le sang de

leurs parents, voisins et compatriotes, il ne faut pas aller si loin qu'en leur pays ni qu'en l'Amérique pour voir choses si monstrueuses et prodigieuses.

1. Usurier : personne qui prête de l'argent contre des objets d'une valeur bien plus grande que la somme prêtée, et qui exige un fort taux d'intérêt. **2. 24 août 1572** : date de la Saint-Barthélemy, où le pouvoir royal fit massacrer les protestants de France, faisant près de trois mille victimes. **3. Faisant profession de la religion réformée** : se disant protestant. **4. Qu'on n'abhorre plus** : qu'on ne déteste plus, qu'on n'ait plus en horreur.

Extrait 4 : Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), Au temps du « bon sauvage », Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, 1755

En 1755, l'académie de Dijon ouvre un concours dont le sujet conduit à chercher « Quelle est l'origine de l'inégalité de condition parmi les hommes, et si elle est autorisée par la loi naturelle ». Rousseau répond par un discours composé en deux parties. Dans la première, il évoque ce qu'il appelle « l'état de nature », qu'il envisage comme une utopie. La seconde partie est consacrée à l'étude de l'apparition de l'inégalité. Le texte suivant est extrait de la 2^{nde} partie du Discours.

L'exemple des sauvages qu'on a presque tous trouvés à ce point¹ semble confirmer que le genre humain était fait pour y rester toujours, que cet état est la véritable jeunesse du monde, et que tous les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu, et en effet vers la décrépitude de l'espèce.

5 Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou à embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique ; en un mot tant qu'ils ne
10 s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons, et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature, et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant : mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre ; dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux,
15 l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire, et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons.

La métallurgie et l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le poète, c'est l'or et l'argent ; mais pour le philosophe, ce sont le
20 fer et le blé qui ont civilisé les hommes et perdu le genre humain ; aussi l'un et l'autre étaient-ils inconnus aux sauvages de l'Amérique qui pour cela sont toujours demeurés tels ; les autres peuples semblent même être restés barbares tant qu'ils ont pratiqué l'un de ces arts sans l'autre ; et l'une des meilleures raisons peut-être pourquoi l'Europe a été, sinon plus tôt, du moins plus constamment, et mieux policée que les autres parties du
25 monde, c'est qu'elle est à la fois la plus abondante en fer et la plus fertile en blé.

1. A ce point : la formule renvoie à un passage qui précède, où Rousseau parle d'un état de la société naissante qui aurait été, selon lui, « le meilleur à l'homme » ; ce serait un moment du développement humain, une époque « tenant un juste milieu entre l'indolence de l'état primitif et la pétulante activité de notre amour-propre ».

Voltaire (1694-1778), « Anthropophages » (extrait), *Dictionnaire philosophique*, 1764

Les cibles principales de Voltaire dans son Dictionnaire philosophique sont la superstition et l'obscurantisme. Pour provoquer la réflexion, il défend ici le cannibalisme en le comparant aux sacrifices humains rapportés dans les mythes antiques.

[...] En 1725, on amena quatre sauvages du Mississipi à Fontainebleau, j'eus l'honneur de les entretenir¹ ; il y avait parmi eux une dame du pays, à qui je demandai si elle avait mangé des hommes ; elle me répondit très naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu scandalisé ; elle s'excusa en disant qu'il valait mieux manger son ennemi mort que de le laisser dévorer aux bêtes, et que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en bataille rangée ou non rangée nos voisins, et pour la plus vile récompense nous travaillons à la cuisine des corbeaux et des vers. C'est là qu'est l'horreur, c'est là qu'est le crime ; qu'importe quand on est tué d'être mangé par un soldat, ou par un corbeau et un chien ?

Nous respectons plus les morts que les vivants. Il aurait fallu respecter les uns et les autres. Les nations qu'on nomme policées² ont eu raison de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche : car s'il était permis de manger ses voisins, on mangerait bientôt ses compatriotes, ce qui serait un grand inconvénient pour les vertus sociales. Mais les nations policées ne l'ont pas toujours été : toutes ont été longtemps sauvages, et dans le nombre infini de révolutions³ que ce globe a éprouvées, le genre humain a été tantôt nombreux, tantôt très rare. Il est arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphants, aux lions, aux tigres, dont l'espèce a beaucoup diminué. Dans les temps où une contrée était peu peuplée d'hommes, ils avaient peu d'arts, ils étaient chasseurs. L'habitude de se nourrir de ce qu'ils avaient tué fit aisément qu'ils traitèrent leurs ennemis comme leurs cerfs et leurs sangliers. C'est la superstition qui a fait immoler des victimes humaines, c'est la nécessité qui les a fait manger.

Quel est le plus grand crime, ou de s'assembler pieusement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes⁴, à l'honneur de la Divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à son corps défendant ? [...]

1. Les entretenir : leur parler. **2. Les nations policées** : les nations civilisées. **3. Révolutions** : révolutions autour du soleil, c'est-à-dire les années. **4.** Ici, Voltaire fait référence au sacrifice d'Iphigénie, la fille du roi Agamemnon. Dans le mythe grec de la guerre de Troie, Iphigénie a été sacrifiée pour calmer la colère de la déesse Artémis. Ce sacrifice est depuis l'Antiquité l'exemple des crimes auxquels peut conduire la superstition religieuse.

• Claude Lévi-Strauss (1908-2009), Le cas de l'anthropophagie, *Tristes Tropiques*, 1955

Claude Lévi-Strauss est un anthropologue français qui a contribué à la naissance de l'ethnologie moderne. Dans Tristes Tropiques, il témoigne de son travail auprès des Amérindiens du Brésil et livre ses réflexions sur la relativité des cultures humaines. Il s'interroge ici sur le rejet occidental des mœurs jugées « barbares ».

Aucune société n'est parfaite. Toutes comportent par nature une impureté incompatible avec les normes qu'elles proclament, et qui se traduit concrètement par une certaine dose d'injustice, d'insensibilité, de cruauté. Comment évaluer cette dose ? L'enquête ethnographique y parvient. Car, s'il est vrai que la comparaison d'un petit nombre de sociétés les fait apparaître très différentes entre elles, ces différences s'atténuent quand le champ d'investigation s'élargit. On découvre alors qu'aucune société

n'est foncièrement bonne ; mais aucune n'est absolument mauvaise. Toutes offrent certains avantages à leurs membres, compte tenu d'un résidu d'iniquité dont l'importance paraît approximativement constante et qui correspond peut-être à une inertie spécifique qui s'oppose, sur le plan de la vie sociale, aux efforts d'organisation.

Cette proposition surprendra l'amateur de récits de voyages, ému au rappel des coutumes « barbares » de telle ou telle peuplade. Pourtant, ces réactions à fleur de peau ne résistent pas à une appréciation correcte des faits et à leur rétablissement dans une perspective élargie. Prenons le cas de l'anthropophagie qui, de toutes les pratiques sauvages, est sans doute celle qui nous inspire le plus d'horreur et de dégoût. On devra d'abord en dissocier les formes proprement alimentaires, c'est-à-dire celles où l'appétit pour la chair humaine s'explique par la carence d'autre nourriture animale, comme c'était le cas dans certaines îles polynésiennes. De telles fringales, nulle société n'est moralement protégée : la famine peut entraîner les hommes à manger n'importe quoi : l'exemple récent des camps d'extermination le prouve. Restent alors les formes d'anthropophagie qu'on peut appeler positives, celles qui relèvent de causes mystique, magique ou religieuse : ainsi l'ingestion¹ d'une parcelle du corps d'un ascendant ou fragment d'un cadavre ennemi pour permettre l'incorporation de ses vertus ou encore la neutralisation de son pouvoir ; outre que de tels rites s'accomplissent le plus souvent de manière fort discrète, portant sur de menues quantités de matière organique pulvérisée, ou mêlée à d'autres aliments, on reconnaîtra, même quand elles relèvent des formes plus franches, que la condamnation morale de telles coutumes implique soit une croyance dans la résurrection corporelle qui serait compromise par la destruction matérielle du cadavre, soit l'affirmation d'un lien entre l'âme et le corps et le dualisme correspondant, c'est-à-dire des convictions qui sont de même nature que celles au nom desquelles la consommation rituelle est pratiquée et que nous n'avons pas de raison de leur préférer. D'autant plus que la désinvolture vis-à-vis de la mémoire du défunt, dont nous pourrions faire grief² au cannibalisme, n'est certainement pas plus grande, bien au contraire, que celle que nous tolérons dans les amphithéâtres de dissection.

Mais surtout, nous devons nous persuader que certains usages qui nous sont propres, considérés par un observateur relevant d'une société différente, lui apparaîtraient de même nature que cette anthropophagie qui nous semble étrangère à la notion de civilisation. Je pense à nos coutumes judiciaires et pénitentiaires. A les étudier du dehors, on serait tenté d'opposer deux types de sociétés : celles qui pratiquent l'anthropophagie, c'est-à-dire qui voient dans l'absorption de certains individus détenteurs de forces redoutables le seul moyen de neutraliser celles-ci, et même de les mettre à profit ; et celles qui, comme la nôtre, adoptent ce qu'on pourrait appeler l'*anthropémie* (du grec *émeîn*, vomir) ; placées devant le même problème, elles ont choisi la solution inverse, consistant à expulser ces êtres redoutables hors du corps social en les tenant temporairement ou définitivement isolés, sans contact avec l'humanité, dans des établissements destinés à cet usage. A la plupart des sociétés que nous appelons primitives, cette coutume inspirerait une horreur profonde ; elle nous marquerait à leurs yeux de la même barbarie que nous serions tentés de leur imputer³ en raison de leurs coutumes symétriques.

1. L'ingestion : la consommation. **2. Faire grief** : faire reproche. **3. Que nous serions tentés de leur imputer** : dont nous serions tentés de les accuser.